

Séminaire Lectures de Marx – 27.01.2020

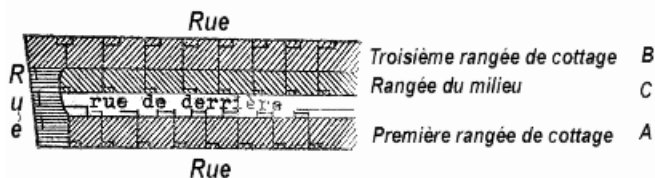
Engels 1 – La Situation de la classe laborieuse en Angleterre (1845)

(1) J'ai renoncé à la société et aux banquets, au porto et au champagne de la classe moyenne, et j'ai consacré mes heures de loisir presque exclusivement à la fréquentation de simples ouvriers ; je suis à la fois heureux et fier d'avoir agi de la sorte [...] Bien des épreuves vous attendent encore; soyez fermes, ne vous laissez pas décourager, votre succès est certain et chaque pas en avant, sur cette voie qu'il vous faut parcourir, servira notre cause commune, la cause de l'humanité ! (*Situation* [1845], Préface, trad. G. Badia et J. Frédéric (Edition Sociales, 1960), éd. Science Marxiste, 2011, pp. 29-31).

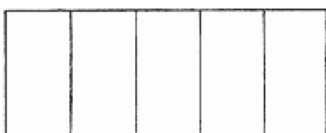
(2) **Dans ce pays, la guerre sociale a éclaté** ; chacun se défend et lutte pour soi-même contre tous [...] chacun voit dans autrui un ennemi qu'il faut écarter de son chemin ou tout au plus un moyen qu'il faut exploiter à ses propres fins. Et cette guerre, ainsi que le prouvent les tableaux de criminalité, devient d'année en année plus violente, plus passionnée, plus implacable; les ennemis se divisent peu à peu en deux grands camps, hostiles l'un à l'autre; ici la bourgeoisie et là, le prolétariat. Cette guerre de tous contre tous et du prolétariat contre la bourgeoisie ne doit pas nous surprendre, car elle n'est que l'application conséquente du principe que renferme déjà la libre concurrence [...] Le développement de la nation va cependant son chemin, que les bourgeois aient ou non des yeux pour le voir et un beau matin, cette évolution réservera à la classe possédante une surprise dont sa sagesse ne peut se faire la moindre idée, même en rêve (184-85).

(3) A droite et à gauche, une foule de passages couverts, mènent de la rue principale aux nombreuses cours et, lorsqu'on y pénètre, on arrive dans une saleté et une malpropreté écoeurantes qui n'ont pas leurs pareilles, **en particulier dans les cours qui descendent vers l'Irk et où se trouvent vraiment les plus horribles logements qu'il m'ait été donné de voir jusqu'à présent**. Dans une de ces cours, il y a juste à l'entrée, à l'extrémité du couloir couvert, des cabinets sales sans porte et si sales, que les habitants ne peuvent entrer ou sortir de la cour qu'en traversant une mare d'urine pestilentielle et d'excréments qui entoure ces cabinets; **c'est la première cour au bord de l'Irk en amont de Ducie Bridge, au cas où quelqu'un désirerait aller y voir**; en bas, sur les rives du cours d'eau il y a plusieurs tanneries, qui emplissent toute la région de la puanteur que dégage la décomposition de matières organiques (90-91).

(4) A l'exception de ce quartier commercial, toute la ville de Manchester proprement dite, tout Salford et Hulme, une importante partie de Pendleton et Chorlton, les deux tiers d'Ardwick et quelques quartiers de Cheetham Hill et Broughton, ne sont qu'un district ouvrier qui entoure le quartier commercial comme une ceinture, dont la largeur moyenne est de un mille et demi. Au-delà de cette ceinture, habitent la bourgeoisie moyenne et la haute bourgeoisie - la moyenne bourgeoisie dans des rues régulières, proches du quartier ouvrier, en particulier à Chorlton et dans les régions de Cheetham Hill situées plus bas - la haute bourgeoisie dans les pavillons avec jardins, du genre villa, plus éloignés, à Chorlton et Ardwick, ou bien sur les hauteurs aérées de Cheetham Hill, Broughton et Pendleton, au grand air sain de la campagne, dans des habitations splendides et confortables, desservies toutes les demi-heures ou tous les quarts d'heure par les omnibus qui conduisent en ville. Et le plus beau, c'est que ces riches aristocrates de la finance peuvent, en traversant tous les quartiers ouvriers par le plus court chemin, se rendre à leurs bureaux d'affaires au centre de la ville sans seulement remarquer qu'ils côtoient la plus sordide misère à leur droite et à leur gauche (87).



Disposition des briques :



(5) Dans bien des cas, la famille n'est pas tout à fait désagrégée par le travail de la femme mais tout y est mis sens dessus dessous. C'est la femme qui nourrit sa famille, et l'homme qui reste à la maison, garde les enfants, balaye les pièces et fait la cuisine. Ce cas est très, très fréquent ; à Manchester seulement, on pourrait dénombrer plusieurs centaines de ces hommes, condamnés aux travaux domestiques. On peut aisément imaginer quelle légitime indignation cette castration de fait suscite chez les ouvriers, et quel bouleversement de toute la vie de famille il en résulte, alors que les autres conditions sociales restent les mêmes. J'ai sous les yeux, la lettre d'un ouvrier anglais, Robert Pounder, Baron's Buildings, Woodhouse Moor Side, à Leeds (la bourgeoisie peut toujours aller l'y rechercher, c'est pour elle que j'indique l'adresse exacte) que celui-ci adressa à Oastler, et dont je ne peux rendre qu'à demi le naturel; on peut à la rigueur en imiter l'orthographe, mais le dialecte du Yorkshire est intraduisible.

[...] Cette situation qui ôte à l'homme son caractère viril et à la femme sa féminité sans être en mesure de donner à l'homme une réelle féminité et à la femme une réelle virilité, cette situation qui dégrade de la façon la plus scandaleuse les deux sexes et ce qu'il y a d'humain en eux, c'est la conséquence dernière de notre civilisation tant vantée, l'ultime résultat de tous les efforts accomplis par des centaines de générations pour améliorer leur vie et celle de leurs descendants ! Il nous faut ou bien désespérer tout à fait de l'humanité, de sa volonté et de sa marche en avant, en voyant les résultats de notre peine et de notre travail tournés ainsi en dérision; ou alors il nous faut admettre que la société humaine a fait fausse route jusqu'ici dans sa quête du bonheur; il nous faut reconnaître qu'un bouleversement si complet de la situation sociale des deux sexes ne peut que provenir du fait que leurs rapports ont été faussés dès le début. Si la domination de la femme sur l'homme, que le système industriel a fatalement engendrée, est inhumaine, la domination de l'homme sur la femme telle qu'elle existait auparavant est nécessairement inhumaine aussi. Si la femme peut maintenant comme jadis l'homme, fonder sa domination sur le fait qu'elle apporte le plus, et même tout, au fonds commun de la famille, il s'ensuit nécessairement que cette communauté familiale n'est ni véritable, ni rationnelle puisqu'un membre de la famille peut encore tirer vanité d'apporter la plus grande part à ce fonds (198-200).

(6) L'histoire de la classe ouvrière en Angleterre commence dans la seconde moitié du siècle passé, avec l'invention de la machine à vapeur et des machines destinées au travail du coton. On sait que ces inventions déclenchèrent une révolution industrielle qui, simultanément, transforma la société bourgeoise dans son ensemble et dont on commence seulement maintenant à saisir l'importance dans l'histoire du monde.

[...] Avant l'introduction du machinisme, le filage et le tissage des matières premières s'effectuaient dans la maison même de l'ouvrier. Femmes et filles filaient le fil, que l'homme tissait ou qu'elles vendaient, lorsque le père de famille ne le travaillait pas lui-même. Ces familles de tisserands vivaient pour la plupart à la campagne, à proximité des villes et ce qu'elles gagnaient assurait parfaitement leur existence [...] le tisserand était le plus souvent à même de faire des économies et d'affermir un bout de terrain qu'il cultivait à ses heures de loisir. Il les déterminait à son gré puisqu'il pouvait tisser à son heure et aussi longtemps qu'il le désirait. Certes, c'était un piètre paysan et c'est avec une certaine négligence qu'il s'adonnait à l'agriculture, sans en tirer de rapport réel; mais du moins n'était-il pas un prolétaire, il avait - comme disent les Anglais - planté un pieu dans le sol de sa patrie, il avait une résidence et dans l'échelle sociale il se situait à l'échelon au-dessus de l'ouvrier anglais d'aujourd'hui.

Ainsi les ouvriers vivaient une existence tout à fait supportable et ils menaient une vie honnête et tranquille en toute piété et honorabilité; leur situation matérielle était bien meilleure que celle de leurs successeurs; ils n'avaient nullement besoin de se tuer au travail, ils n'en faisaient pas plus qu'ils n'avaient envie, et ils gagnaient cependant ce dont ils avaient besoin, ils avaient des loisirs pour un travail sain dans leur jardin ou leur champ, travail qui était pour eux un délasserment, et pouvaient en outre participer aux distractions et jeux de leurs voisins; et tous ces jeux : quilles, ballon, etc. contribuaient au maintien de leur santé et à leur développement physique.

C'étaient pour la plupart des gens vigoureux et bien bâtis dont la constitution physique était bien peu ou pas du tout différente de celle des paysans, leurs voisins. Les enfants grandissaient au bon air de la campagne, et s'il leur arrivait d'aider leurs parents dans leur travail, cela ne se produisait que de temps à autre, et il n'était pas question d'une journée de travail de 8 ou 12 heures.

[...] Bref les ouvriers industriels anglais de cette époque vivaient et pensaient tout comme on le fait encore en certains endroits d'Allemagne, repliés sur eux-mêmes, à l'écart, sans activité intellectuelle et menant une existence sans à-coups brutaux. Ils savaient rarement lire et encore moins écrire, allaient régulièrement à l'église, ne faisaient pas de politique, ne conspiraient pas, ne pensaient pas, prenaient plaisir aux exercices physiques, écoutaient la lecture de la Bible avec un recueillement traditionnel, et s'accordaient fort bien, humbles et sans besoins, avec les classes sociales plus en vue. Mais en revanche, ils étaient intellectuellement morts; ils ne vivaient que pour leurs intérêts privés, mesquins, pour leur métier à tisser et leur jardin et ignoraient tout du mouvement puissant qui, à l'extérieur, secouait l'humanité. Ils se sentaient à l'aise dans leur paisible existence végétative et, sans la révolution industrielle, n'auraient jamais quitté cette existence d'un romantisme patriarcal, mais malgré tout indigne d'un être humain (37-40).